Événement et sens : l'herméneutique de l'espace et du temps chez Paul Ricœur

Jean Chrysostome MUNYANKUMBURWA
Claver BOUNDJA
Université Marien Ngouabi (Congo).

Résumé
Cet article se propose d'interpréter le texte de Paul Ricoeur intitulé « événement et sens ». Ce texte est la transcription d'une communication de Paul Ricœur lors d'un colloque international qui a eu lieu à Rome en 1971, publiée une première fois dans *Archivio di Filosofia* (Atti del colloquio internazionale, Roma, 1971, p. 15-34) et a été reprise plusieurs fois, notamment dans une revue de sociologues, *Raisons pratiques* (n° 2, 1991, p. 41-56). Cette intervention de Ricœur en 1971 s'inscrit dans un contexte de la domination du paradigme structuraliste dans les sciences humaines et de la position hégémonique de l'école des Annales dans la discipline historique. Ricœur démontre ici la nécessité de prendre en considération ce qui se passe hors du discours et la possibilité d'articuler le caractère soudain de l'éruption événementielle et la durée de sa trace. Ricœur reprendra ces thématiques, d'une part dans *Temps et récit* (tome 1 et 3, Seuil, 1983 et 1985) et dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Seuil, 2000). Nous examinons, d'abord, les cinq niveaux du discours qu'élabore Ricœur ; nous appliquons, ensuite, l'effort de justification objective de ces niveaux de discours sur le texte de Ricœur, par une démarche logico-transcendantale, qui lie les conditions de possibilité d'une connaissance objective de l'action à des dimensions sémantique, pragmatique et narrative du discours.

Mots-clés
Herméneutique, événement et sens, causalité, action, histoire, langage.

Abstract
This article intends to interpret the text by Paul Ricœur entitled "event and meaning". This text is the transcription of a communication by Paul Ricœur during an international conference which took place in Rome in 1971, first published in Archivio di Filosofia (Atti del colloquio internazionale, Roma, 1971, p. 15-34) and has been taken up several times, notably in a review by sociologists, *Raisons pratiques* (n° 2, 1991, p. 41-56). This intervention by Ricoeur in 1971 falls within a context of the domination of the structuralist paradigm in the human sciences and of the hegemonic position of the Annales school in the historical discipline. Ricœur demonstrates here the need to take into consideration what happens outside the discourse and the possibility of articulating the sudden nature of the event-driven eruption and the duration of its trace. Ricœur will take up these

themes, on the one hand in *Temps et Récit* (volumes 1 and 3, Seuil, 1983 and 1985) and in *La Mémoire, Histoire, l'Oubli* (Seuil, 2000). We examine, first, the five levels of discourse that Ricoeur develops; we then apply the effort of objective justification of these levels of discourse on Ricoeur's text, by a logico-transcendental approach, which links the conditions of possibility of an objective knowledge of the action to semantic, pragmatic dimensions and narrative of the speech.

Keywords
Hermeneutics, event and meaning, causality, action, history, language.

Introduction

L'approche épistémologique de l'œuvre de Ricœur a jusqu'ici été assez largement sous-estimée (P. Lacour, 2017). La plupart des commentateurs parlent de l'histoire, certains de la psychanalyse ou du langage, et quelques-uns insistent sur la dialectique expliquer-comprendre, mais on ne trouve aucune véritable analyse d'ensemble (J. Michel, 2006 ; J. Ladrière, 2004).

On peut expliquer ce relatif silence par plusieurs raisons. En effet, certaines lectures ont accusé l'herméneutique (en y associant de façon plus ou moins explicite les écrits de Ricœur), de nier l'importance de l'explication de l'historicité au profit de la seule compréhension du sens. En fait, Ricœur n'est nullement aveuglé par l'herméneutique au point de dénier aux sciences sociales la prétention à l'objectivité par l'explication de l'événement. S'il parle du texte comme d'un « paradigme », c'est en vertu d'une « analogie », et pour souligner le phénomène de distanciation (détachement du sens de l'intention initiale, autonomisation sémantique) ; mais il prend bien soin d'ajouter que certains textes (les récits) ont pour *référent* l'action elle-même (donc qu'un texte n'est pas « identique » à une action, ce sont les problématiques explicatives qui sont similaires).

Nous nous se proposons d'interpréter le texte de Paul Ricoeur intitulé « événement et sens ». Ce texte est la transcription d'une communication de Paul Ricœur lors d'un colloque international qui a eu lieu à Rome en 1971, publiée une première fois dans *Archivio di Filosofia* (Atti del colloquio internazionale, Roma, 1971, p. 15-34) et a été reprise plusieurs fois, notamment dans une revue de sociologues, *Raisons pratiques* (n°2, 1991, p. 41-56). Cette intervention de Ricœur en 1971 s'inscrit dans un contexte de la domination du paradigme structuraliste dans les sciences humaines et de la position hégémonique de l'école des Annales dans la discipline historique. Ricœur démontre ici la nécessité de prendre en considération ce qui se passe hors du discours et la possibilité d'articuler le caractère soudain de l'éruption événementielle et la durée de sa trace. Ricœur reprendra ces thématiques, d'une part, dans les tome 1 (1983) et 3 (1985) de *Temps*

et récit, et, d'autre part, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000). Nous examinons, d'abord, les cinq niveaux du discours qu'élabore Ricœur ; nous appliquons, ensuite, l'effort de justification objective de ces niveaux de discours sur le texte de Ricœur, par une démarche logico-transcendantale, qui lie les conditions de possibilité d'une connaissance objective de l'action à des dimensions sémantique, pragmatique et narrative du discours.

1. Des cinq niveaux de discours comme fond herméneutique

La tripartition des années 1970, développée par Paul Ricœur, à savoir le discours descriptif, la dialectique et l'herméneutique, a été dépassée, à partir de *Soi-même comme un autre*, quand il a mieux distingué les niveaux les plus spéculatifs de sa pensée. Le concept ricœurien de discours se résume ainsi: quelqu'un dit quelque chose à quelqu'un sur quelque chose, selon des règles phonétiques, lexicales, syntaxiques et stylistiques, mais aussi ses polarités fondamentales (événement et signification, identification singulière et prédication générale, acte propositionnel et acte illocutionnaire, sens et référence, référence à la réalité et référence aux interlocuteurs) ; sans oublier ses différentes complexifications, par la distanciation, certes, mais aussi par la taille (de la proposition à la culture, en passant par les trois dimensions transphrastiques: rhétorique, poétique et herméneutique).

Il faut en effet qu'il y ait variabilité pour qu'apparaisse l'innovation sémantique. Le dynamisme de la signification accompagne toujours le langage, y compris dans ses productions les plus simples, de façon double et croisée: tout avance dans la direction du concept a pour contrepartie une exploration plus poussée du champ référentiel. La signifiance, avec son caractère opératoire et dynamique, mouvement circulaire entre démarche abstractive et de concrétisation, est un travail inachevé, une incessante Odyssée. 18 Le dynamisme est donc le fondement de l'historicité du sens, selon le mot *Du texte à l'action* (1986, p. 25.) : « *de nouvelles possibilités de signifiance sont ouvertes, qui trouvent un appui dans les significations déjà acquises.* » Il est le principe d'un *bougé* rompant avec une conception fixiste du sens comme signification identique, qui caractérise, à des degrés divers, les œuvres de Frege, Husserl ou Benveniste. Or cette labilité correspond à l'effort d'expression d'un locuteur pour "dire une expérience neuve.

Au-delà de son cadre et de ses règles, l'acte discursif de signifier est une initiative, et la signification, loin d'être une forme stable, est à la recherche d'elle-même. Pour justifier cette idée, arrêtons-nous sur l'analyse des cinq niveaux différents de discours, hiérarchisés selon un gradient croissant de complexité et d'abstraction spéculative: celui de l'analyse descriptive (1), de la composition transphrastique (2), de l'auto-compréhension interprétative (3), de l'anthropologie des capacités fondamentales (4), et, enfin, de la métaphysique (5).

(1) Le premier niveau est celui de la description analytique de l'ordinaire, que celui-ci prenne la forme du langage ou de la

conscience, de l'explicitation du milieu dans lequel nous évoluons au quotidien de façon naturelle, coutumière. On le sait, dans la *Philosophie de la volonté* (1950, p. 45.), Ricœur rapproche, sur ce point, la phénoménologie et l'analyse logique du langage, les combinant même dans un projet de phénoménologie linguistique. Ricœur distinguera la *voie courte* de la psychologie religieuse des symboles de la *voie longue* de l'herméneutique des symboles. En 1965, dans « Herméneutique et existence » (P. Ricœur, 1969), il proposera une nouvelle distinction des voies longue et courte de l'herméneutique, mais la voie courte sera alors celle de l'herméneutique existentiale de Heidegger.

Dans la tradition phénoménologique, le niveau descriptif est celui auquel accède la conscience après l'opération de mise entre parenthèses de l'attitude naturelle. Ce que l'on contemple alors, c'est le *vécu* en tant que champ d'analyse phénoménologique, et non la vie simple elle-même. Mais Ricœur a donné une définition plus précise de ce vécu, à la faveur de la longue explication de sa semi-rupture avec la phénoménologie (1986, p.55-74). D'abord, il a toujours été plus intéressé par l'interprétation descriptive de la phénoménologie husserlienne que par sa version idéaliste. En particulier, il n'a jamais souscrit à sa version transcendantale, et a toujours préféré se cantonner, par exemple dans la première partie de la *Philosophie de la volonté*, à la forme adoucie de l'acception éidétique, qui consiste surtout en une méthode d'examen des phénomènes singuliers, visant à dégager leur essence, par variation imaginative. Ensuite, il a profondément modifié le sens de la réduction. À ce sujet, on peut parler d'un véritable tournant sémiotique de la phénoménologie de Ricœur. En tant qu'elle correspond à une prise de distance par rapport à une naïveté première, l'épochè est l'œuvre de l'imagination. Par ailleurs, la constitution elle-même est pensée comme explicitation du sens et non comme création.

Dans la tradition de la philosophie du langage, le premier niveau est celui de l'analyse, à proprement parler, donc de la décomposition des expressions quotidiennes, pour en discerner les structures élémentaires. D'où l'importance de la proposition comme seuil de la signification (le mot n'a pas de sens précis hors contexte), même si Ricœur dit à plusieurs reprises que le discours commence véritablement avec la phrase (ou l'énoncé), il y a là une ambiguïté, née de la combinaison (peut-être plus juxtaposée que vraiment intégrée) de Strawson et Benveniste, car une phrase peut comporter plus d'une proposition; or si la phrase marque le seuil du discursif, c'est bien pourtant la proposition que Ricœur inclut dans sa théorie du discours. Le niveau descriptif, qui est aussi celui, traditionnellement, de la grammaire (même si la philosophie analytique s'en distingue par son approche plus logicienne), coïncide avec l'identification des noms familiers, des opinions, des concepts habituels qui tissent notre rapport aux êtres et aux événements, mais aussi avec l'analyse propositionnelle (dimension

illocutionnaire comprise). Par exemple, pour penser l'action, tout un réseau de concepts est disponible spontanément: intention, motivation, agent, circonstances, etc., et l'examen des propositions révèle la grammaire spécifique du vouloir, ainsi que ce que l'on fait *en disant* : ces deux premiers types d'analyses ressortissent à ce que Ricœur appelle l'examen "descriptif et analytique" du discours, qui vise à clarifier, distinguer, faire des listes, des inventaires, bref, "instituer des différences."

(2) Le second niveau est celui de la composition. Du point de vue de sa structure linguistique, ce niveau langagier se caractérise par une certaine complexité, dans la mesure où, même dans sa dimension la plus simple, il articule d'emblée plusieurs propositions, sous la forme d'une phrase, il suffit pour cela de coordonner ou de subordonner une proposition secondaire à une proposition principale. C'est en ce sens que Ricœur dit souvent que la phrase marque le point d'entrée dans le discursif, même si le discours ne devient vraiment complexe qu'en atteignant le seuil du transphrastique (partagé en rhétorique, poétique et herméneutique). Ainsi, dans le domaine de l'action, c'est à ce niveau qu'on examine les phrases d'action, au sens où une phrase est plus qu'une proposition, parce qu'elle articule, par exemple, une proposition principale et une subordonnée de but (faire ceci en vue de réaliser cela). Qui plus est, si on enchaîne les phrases, on parvient au niveau des arguments, plus complexe que celui des concepts et des énoncés parce qu'il est proprement discursif.

Ce facteur de complexification transphrastique, qui constitue le principal facteur de polysémie, n'intervient pas seulement dans le cas de l'argumentation, présente dans la rhétorique; il vaut aussi pour l'application, dans l'herméneutique, et pour la configuration, qui traverse la poétique. Ce sont les enchaînements qui sont véritablement discursifs, et les énoncés ponctuels ne sont que le terme de ces concaténations. En ce qui concerne l'action, par exemple, c'est à ce niveau qu'on étudie les passages et les compositions, qui concernent le discours de l'action sensée, dont le texte est le modèle. C'est en particulier en confrontant les arguments que le discours se fait dialectique au sens productif du terme, qu'il distingue et enchaîne, hiérarchise et totalise les moments que l'antinomie sépare. En effet, du point de vue du langage, la dialectique n'a de sens que s'il existe un autre type d'opposition entre deux propositions que le degré zéro de la contradiction, et qui permet, favorise ou engendre une chose nouvelle qualitativement distincte des termes opposés. Concrètement, cela se traduit par la recherche de médiations conceptuelles susceptibles d'aider au dépassement des oppositions apparemment irréductibles, voire à la résolution des apories. Par exemple, trois médiations permettent de sortir de l'antithèse du volontaire et de l'involontaire: au plan théorique, l'imagination, entre la perspective finie de la perception et la visée infinie du verbe; au plan pratique, le respect, entre la finitude du caractère et l'infinitude du bonheur; quant à la

fragilité affective, elle conjoint l'amplitude du sentiment d'appartenir à la totalité des choses et l'intimité de l'être affecté *hic et nunc*.

(3) Le troisième niveau est celui de l'auto-compréhension, que Ricœur appelle « phénoménologie herméneutique », terme par lequel il désigne l'interprétation de soi par soi, l'élucidation des présuppositions existentiales qui structurent notre manière même d'exister. Le terme de « phénoménologie herméneutique » est quelque peu ambigu, non seulement parce qu'il semble assimiler la réflexion de Ricœur à une discipline que celui-ci a profondément modifié, voire quitté (la phénoménologie husserlienne), mais surtout parce qu'il laisse penser que l'herméneutique se réduit pour Ricœur à l'herméneutique du Soi. En réalité, l'herméneutique désigne, de manière générale, une des dimensions du discours à son niveau transphrastique, à côté de la rhétorique et de la poétique, et qui peut concerner un texte de littérature ou de loi; tandis que l'herméneutique du Soi définit une opération plus abstraite du discours qui est réflexion de soi sur soi, opération indirecte qui passe par la médiation d'un certain nombre de traces (signes, symboles, textes, cultures). Pour cette raison, je préférerais, par convention, le terme de « réflexion indirecte sur soi », au lieu de celui d'« auto-compréhension », qui mobilise notamment, mais pas de façon exclusive, la capacité herméneutique du discours au sens (2). C'est à un tel niveau de discours que peut s'opérer, par exemple, l'élucidation de la condition historique, telle qu'elle apparaît à la fin de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, soit les présuppositions existentiales de l'histoire (le fait pour le Soi d'être "plongé" dans le temps, d'être affecté par lui, et de se comprendre devant l'histoire). À noter que ce niveau de discours se dissocie lui-même en une partie critique (l'impossible totalisation) et une partie ontologique. C'est bien entendu à ce niveau qu'il est légitime, encore que de façon relative, de considérer la pensée de Ricœur tout entière comme une philosophie "herméneutique''.

(4) Au quatrième niveau, le discours philosophique développe une anthropologie des capacités fondamentales. Le propos est plus abstrait parce qu'il ne s'agit plus ici de réfléchir sur soi mais de s'élever au point de vue de ce qui caractérise tous les sujets humains (en tant que Soi). Comme on sait, cette liste, que Ricœur a étoffée progressivement, compte plusieurs termes: je peux parler, agir, raconter, m'imputer, me souvenir. Plusieurs remarques s'imposent ici.

(5) Le cinquième niveau est celui de la métaphysique. C'est le plus abstrait. La réticence ricœurienne à l'ontologie est ancienne, et provient sans doute de ses résistances à Heidegger (et de son intérêt pour Levinas) mais aussi à l'Esprit Absolu hégélien ou à ses avatars structuralistes; peut-être trouve-t-elle son origine dans le sens des limites du criticisme kantien, ou dans son admiration pour Jaspers (pour qui l'existence est une situation limitée au sein de l'englobant). Toujours est-il que Ricœur préfère débarrasser la méditation

ontologique de tout contenu trop affirmé, et se contenter d'en esquisser la forme ou, plus précisément, la fonction.

2. L'herméneutique de l'espace et du temps

Comment penser l'articulation du sens et de l'événement, selon les cinq niveaux du discours ? La réponse à cette interrogation viendra à travers l'interprétation du thème du texte de Paul Ricœur intitulé : *événement et sens*. Dans ce texte, l'auteur s'interroge : comment penser cette sorte de concurrence entre l'événement et le sens, où le retour de l'événement procéderait de sa soumission même à l'ordre du sens ?

Il procède de façon analytique, c'est-à-dire en mettant à jour la polysémie du terme même d'événement, et corrélativement de celui de sens. Événement et sens, si tant est que les deux termes restent chaque fois corrélatifs, se disent de multiples manières. Or, comment faire apparaître cette pluralité de significations, sinon en la rapportant à une pluralité de contextes d'emploi ? Ce sont ces contextes d'emploi qu'il faut d'abord caractériser dans un survol rapide. Ce sont tous, en première approximation du moins, des contextes de langage : nous disons événement, et nous disons sens. Mais le langage lui-même se dit de plusieurs manières. L'événement, selon Ricœur, est à prendre du côté extralinguistique. Événement signifie, selon ce premier usage : quelque chose arrive. De cette manière, l'analyse du discours se fait, ici, à travers la quête du sens de l'événement.

On désignera du terme d'occurrence ce premier emploi du terme événement. Il faudra dire alors sous quel mode le sens s'empare de l'événement-occurrence, et par quel retournement l'événement revient en force sous la poussée du sens. Dans un deuxième contexte, langagier encore, l'événement est à prendre du côté de l'instance même de discours, c'est-à-dire du point de vue de la pragmatique et non plus de la sémantique, considérée dans sa visée référentielle. L'événement, c'est alors la parole elle-même, en tant qu'elle advient. La dialectique de l'événement et du sens lui est alors interne. On montrera comment l'événement de parole tour à tour s'abolit dans le sens et fait retour dans le rare événement du sens partagé, du partage des voix. Dans un troisième contexte, à la frontière du langage et de l'action, l'événement est à chercher du côté de l'initiative de sujets agissants qui font arriver quelque chose.

On pourrait certainement découper autrement la polysémie des termes d'évènement et de sens. Quoi qu'il en soit du caractère légitime ou au moins plausible de la manière d'articuler ces deux vastes champs sémantiques, Ricœur tente d'assembler les membres de son analyse sous le thème tutélaire du temps.

Selon Ricœur, le premier emploi du terme événement, dans le cadre d'une sémantique référentielle, donc d'une sémantique articulée à la façon frégéenne par le rapport sens-référence, peut être appelé un emploi physique, si par physique on entend, non pas seulement la

science physique, mais la totalité des choses dont nous parlons selon la structure de notre langage. À cet égard, il faut avouer, ce que la philosophie analytique ne fait pas volontiers, que cet emploi physique est sous-tendu par une phénoménologie de la perception, en entendant par-là la simple description d'un environnement tel qu'il apparaît à l'ensemble de nos sens. Quelles que soient les corrections, les ruptures que la physique mécanique, la physique quantique et les cosmologies, comme celle dont le professeur Prigogine nous a donné l'exemple, je veux dire l'exposé exemplaire, c'est d'abord dans la description de notre environnement perceptif que nous forgeons l'emploi des termes corrélatifs événement-sens. Évènement signifie donc d'abord : quelque chose arrive. Plusieurs synonymes s'offrent ici : survenir, se produire, être le cas. Pour dire l'événement, nous disposons certes de noms : la chute soudaine d'une pierre (on reviendra plus loin sur l'étiquette soudain, sur le signe proprement temporel de la soudaineté). Mais les noms sont en fait des verbes nominalisés. Le verbe, comme le linguiste Guillaume l'avait étonnamment diagnostiqué, est l'organe linguistique de l'événement. Notons d'emblée que, pour dire l'événement, les verbes n'ont pas à être des verbes d'action : les actions sont des événements d'un genre particulier, comme on dira plus loin. Précisément arriver, survenir, se produire, être le cas, se disent de l'événement-occurrence en tant que pour arriver. Seconde remarque empruntée à Guillaume : la première force du verbe est dans l'infinitif. Avant la chronogenèse, c'est-à-dire avant l'étalement du verbe dans les temps verbaux qui situent l'événement sur la ligne de succession, l'infinitif dit la force d'émergence de l'événement avant de le dater.

Cette inscription constitue, comme on va le dire, la première emprise du sens sur l'événement. Autre remarque concernant l'amplitude du terme arriver : dans un contexte d'action, donc d'intérêt, tout ce qui arrive ne fait pas événement, mais seulement ce qui surprend notre attente, ce qui est intéressant, ce qui est important ; par-là l'ordre des choses est vu du point de vue de notre préoccupation, de notre souci, donc sous un horizon d'historicité qu'il faudra considérer plus loin. La demande de sens se présente alors comme demande de maîtrise, intellectuelle autant que pratique, de l'aspect exceptionnel de l'événement. Par rapport à quoi ? Eh bien par rapport à un ordre déjà établi, qu'il s'agisse de classification, de caractérisation, de mise en relation. L'événement, c'est le nouveau par rapport à l'ordre déjà institué. C'est en instaurant un nouvel ordre dans lequel l'événement sera compris que le sens réduit l'irrationalité principielle de la nouveauté.

Paul Ricœur note, à ce niveau, que la conception du temps comme succession marque paradoxalement le premier refoulement de l'événement en tant qu'incidence, soudaineté. Dire que quelque chose prend place dans le temps, conçu comme l'ordre de l'avant-après selon le nombre (définition d'Aristote en Physique IV, 11 suiv.), ou encore dire qu'il entre dans une relation de simultanéité ou de succession à

l'intérieur du temps unique (selon l' « esthétique transcendantale » de Kant), c'est déjà émousser la force d'irruption, voire de rupture de l'événement. Une deuxième façon de juguler l'événement, de le subjuguer, c'est de le penser selon le rapport de l'accident à la substance. Quelque chose qui arrive, c'est quelque chose qui passe ; et ce qui passe ne se laisse penser que par rapport à ce qui demeure : la substance. C'est bien entendu la règle de pensée posée par le traité *De l'interprétation* et par *Métaphysique* Z d'Aristote ; mais c'est encore la première figure de la relation dans la *Critique de la raison pure*, sous le triple titre de la catégorie de la substance, du schème de la permanence dans le temps, et de la première analogie de l'expérience au plan des premiers jugements ; ce qui passe se comprend en tant que mis en rapport avec ce qui demeure. Les modernes ont inventé des figures du sens aussi nombreuses que les figures de l'explication.

La distinction entre nom et verbe, remarquée par Platon dans le *Cratyle*, devrait nous alerter. On a fait allusion plus haut au développement que le linguiste Guillaume lui donne dans Temps et Verbe. Dans une veine comparable, la philosophie analytique s'est intéressée aux verbes d'action et à leur grammaire. Or ce qui est valide dans ce cadre particulier vaut pour une large part pour les verbes en général. Dans la mesure où, à tort selon moi, des auteurs comme D. Davidson réduisent les actions à des évènements dépouillés du caractère humain que leur confère leur rapport à des agents et à l'ipséité de ceux-ci, ces auteurs sont conduits par-là même à proposer une ontologie de l'événement d'autant plus précieuse qu'elle est esquissée dans une situation de disette ontologique. En un sens le monde est tout autant fait de tout ce qui est le cas, de tout ce qui arrive, que de choses au sens d'objets fixes. Ainsi le suggère la première phrase du *Tractatus* de Wittgenstein. C'est chez les post-wittgensteiniens d'Oxford que la considération de l'action conduit à conférer à l'accident l'égalité ontique avec la substance (si l'on veut garder ce vocabulaire ancien). Comme on le dira plus loin, agir, c'est faire arriver quelque chose. Du coup, une ontologie commune à arriver et faire arriver se recommande, où les événements seraient traités comme des entités de droit égal aux états de choses (*Sachverhälte, states of affair*) et aux objets identifiables et réidentifiables comme étant les mêmes.

On retrouve ici les intuitions fortes de la logique et de l'ontologie stoïcienne, de l'ontologie scotiste, de l'ontologie spinoziste (conatus) et leibnizienne (*appetitus*), whiteheadienne, bergsonienne, enfin de l'ontologie de Prigogine dans *From Being to Becoming* et, m'a-t-on dit, dans *Between Eternity and Time*.

3. L'instance du discours

Nous restons encore dans le langage en considérant non plus des propositions sans locuteur, portant sur des événements extralinguistiques (quelque chose arrive) mais des énonciations

impliquant un locuteur et un interlocuteur. Nous passons donc de la sémantique à la pragmatique. En quoi consiste ici l'événement brut? Par quelle opération est-il surmonté ? Sous quelle figure s'opère le retour de l'événement ?

L'événement brut, c'est évidemment la parole elle-même opposée à la langue. Ce caractère d'événement de la parole est souligné de façon précise à partir de l'opposition saussurienne langue parole (ou, chez Hjelmslev, schéma-emploi).

La dialectique de l'événement et du sens dans et par la parole pose des difficultés beaucoup plus considérables et beaucoup plus intéressantes que celle de la langue et de la parole. La première difficulté concerne le dépassement intentionnel du dire dans le dit par quoi quelque chose est signifié. Le sens est ainsi, en première approximation, le signifié noématique de l'acte noétique consistant à viser un sens. Mais il ne suffit pas que la conscience se dirige intentionnellement vers quelque chose signifiée ou qui ait sens, il faut encore que le même signifié puisse être identifié et réidentifié, précisément comme le même dans plusieurs occurrences de discours. Cette condition de mêmeté est fondamentale pour que l'on puisse parler de sens. C'est l'axiome de substituabilité de Quine qui régit à la fois la notion de sens et de même sens. Ici le premier Husserl, Frege, Russell, Quine se rejoignent pour l'essentiel, même si les philosophes analytiques ne considèrent pas la visée intentionnelle. Mais cette exclusion est en elle-même révélatrice de la situation que j'ai rappelée en première approximation. Il en est ici comme dans le premier contexte où le sens marque l'abolition de l'événement : l'événement-parole s'efface dans le sens-signifié. Cet oubli de la visée noétique est encore renforcé si l'on distingue avec Frege entre sens et référence : le sens apparaît comme une étape sur la voie de la référence et la référence cesse tout à fait d'apparaître comme l'acte de quelqu'un qui se réfère à. L'événement de parole est alors résorbé dans l'événement-occurrence. Que quelqu'un parle, c'est un événement parmi d'autres qui arrivent dans le monde. Ce qui n'appartient pas au monde, ce sont seulement des propositions qui ne sont pas du tout des événements et qui, selon le mot de Frege, peuvent être « écrits sur le mur ».

De fait, l'écriture est possible à partir de cet affranchissement du sens par rapport à l'événement de parole : l'autonomie sémantique du texte consacre la transcendance du sens qui caractérise déjà la parole juive. Mais, l'événement a-t-il pour autant été surpassé, éliminé du champ même de la signification ?

Le retour de l'événement est préparé par la définition que le linguiste Benveniste donne du discours, à la différence de l'opposition saussurienne entre parole et langue. Dans le discours « quelqu'un dit quelque chose sur quelque chose en accord avec les règles du langage en cours dans une communauté linguistique donnée » : la dernière partie de la définition renvoie à la langue au sens saussurien ; mais celle-ci est considérée en emploi : « dire quelque chose sur quelque

chose » renvoie à la relation objectale entre sens et référence ; c'est la relation de locution (quelqu'un dit) et d'interlocution (à quelqu'un) qui renvoie à l'événement, non plus comme une source du langage qui doit être effacée dans le mouvement vers le sens, mais comme une dimension indépassable du langage en tant que discours.

Mais le retour de l'événement n'est que préparé par cette définition du linguiste. Qu'est-ce que la sémantique logique peut dire ici ? C'est à partir de la logique propositionnelle que la question peut être posée avec le plus d'efficacité. Déjà Husserl avait fait une place aux propositions ambiguës. Ambiguës non par vice de forme, mais par fonctionnement légitime. Ainsi les déictiques (je, ici, maintenant, etc.) signifient chaque fois quelque chose de différent selon la personne qui parle. Il revenait à la pragmatique logique de montrer que la plupart des propositions du langage ordinaire ont une signification que Husserl aurait appelée occasionnelle, dépendant de la perspective singulière sur le monde des locuteurs engagés dans le discours. On a pu isoler le noyau de telles propositions impliquant une clause intentionnelle (avec uns, par opposition à extensionnel) de la forme : je crois que, je pense que, où l'intention du locuteur fait partie de la signification complète et doit être reconnue comme telle pour que le sens soit communiqué.

De cette façon, l'événement de parole fait partie du sens communiqué. Il devient même le thème principal de la communication, lorsque ce qui est thème, ce n'est pas le contenu propositionnel, mais ce que Austin et Searle ont appelé acte de discours, *speech-act*, à savoir la force illocutoire d'actes tels que commander, promettre, conseiller et même constater (car constater implique un je crois que, qui appelle l'assentiment de l'interlocuteur). Si l'on appelle pragmatique la partie de la théorie du langage qui concerne l'usage du langage en situation d'interlocution, c'est en pragmatique que l'événement de parole est « sauvé », au cœur même du « sens » communiqué. La plus grande exaltation de l'événement dans le contexte du langage est celui de la communication elle-même. Dire quelque chose à quelqu'un, c'est non seulement viser un sens, mais anticiper la réception de ce sens dans un acte de compréhension de l'interlocuteur ; cet échange de l'intention de dire avec l'intention d'être compris par l'autre se concrétise dans le jeu de la question et de la réponse, à mesure que se déroule l'échange, deux fois complexe, où l'intention de l'un d'être compris par l'autre se redouble par l'intention de l'autre d'être compris, à son tour, dans son intention de dire.

À ce haut degré de complexité, l'entente, c'est-à-dire la rare coïncidence de toutes les intentions dans un accord est elle-même événement Cette entente enveloppe même les aspects de la sémantique logique évoquée plus haut, tel que le passage du sens à la référence ; toute référence est coréférence ; ce ne sont pas les propositions qui réfèrent, (disent quelque chose sur quelque chose), mais les sujets parlants qui, comme on dit en français, se réfèrent à... Et c'est ensemble que ces sujets font référence. Et quand l'interlocution

n'aboutit pas à un accord, ce qui est le plus fréquent dans une discussion proprement interminable, le conflit entre les interlocuteurs et le différend sur la chose en question donnent au discours un tour polémique qui prend les proportions d'un drame.

Quelque chose vraiment arrive, il se passe quelque chose, comme nous le découvrons avec un plaisir renouvelé avec les Dialogues de Platon, surtout peut-être avec les plus aporétiques. Il ne se passe alors rien d'autre que le drame, imprévisible dans ses péripéties, du dialogue lui-même (ici nous anticipons, avec la notion de drame, le troisième contexte de l'événement et du sens).

Conclusion

Au terme de cette interprétation, nous pouvons conclure que Paul Ricœur analyse l'événement et le sens selon cinq niveaux de discours. Il part de l'événement de parole (niveau 1) ; puis il montre comment l'arbitraire de la prise de parole se trouve surmonté dans l'identité du sens (niveau 2) ; à l'arrivée, il retrouve l'événement de parole, mais comme intégrant toutes les dimensions de la logique propositionnelle, de la sémantique et de la pragmatique (niveau 3). Alors l'identité du sens est le couronnement inespéré, improbable, de l'altérité du conflit et du dialogue ; dans les rares et bienheureux moments d'accord, l'identité du sens est devenue elle-même un événement, mais non plus de la parole seule, mais de la parole partagée, du partage des voix (niveau 4). Faire arriver L' « action » est après la parole le lieu privilégié pour la dialectique de l'événement et du sens (niveau 5). Évènement, ici, signifie non plus arriver, mais faire arriver. L'événement ainsi compris nous fait toucher au pouvoir de commencer, c'est-à-dire poser un premier dans une série d'états du monde. Il faut alors parler d'initiative. Or, on ne saurait dissimuler la somme de paradoxes que comporte la notion d'initiative, dès lors qu'on veut la penser comme une intervention efficace : commencer, c'est faire coïncider un pouvoir-faire propre, auquel je me fie, avec le premier moment d'un système dynamique relativement clos. Il faut alors penser l'intervention comme la résolution pratique de ce qui, pour la spéculation, demeure antithétique, comme Kant l'avait fortement pensé dans la troisième antinomie cosmologique : cette antinomie est très exactement l'antinomie du commencement dans la mesure où l'acte libre tel que l'interprète la « thèse », ne se borne pas à la production d'un état mental, mais consiste à produire effectivement un nouvel état de choses dans le monde.

Références bibliographiques

CARNAP Rudolf, 1966, *Les fondements philosophiques de la physiq*ue, trad. de Jean Matthieu Luccioni et Antonia Soulez, Paris, Armand Colin, 1973, *Philosophical Foundations of Physics: An Introduction to the Philosophy of Science*, New York, Basic Books.

LACOUR Philippe, 2017, « Ricœur et Granger : deux répliques existentialistes au défi analytique. Contribution à une histoire de la réception de la philosophie analytique en France », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1.
LADRIERE Jean, 2004, « Expliquer et comprendre », *Paul Ricœur,* Cahiers de l'Herne, p. 8-77.
LEWIS David, 1973, *Counterfactuals*, Oxford, Blackwell.
MICHAUD, Yves, 1983, *Hume et la fin de la philosophie*, Paris, PUF.
PETIT Jean-Luc, 2014, « Ricœur et la théorie de l'action », *Ricœur Studies*, 5, 1.
RICŒUR Paul, 1955, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 2001.
----- 1977, *La sémantique de l'action*, Paris, CNRS.
----- 1983, *Philosophie de la volonté, t.1 : Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Aubier, 1950.
----- 1983-1985, *Temps et récit 1-3*, Paris, Seuil.
----- 1986, « Expliquer et comprendre. Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire », *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique 2*, Paris, Seuil.
----- 1986, « L'initiative », in *Du texte à l'action. Essais d'herméneutiques 2*, Paris, Seuil.
----- 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
----- 1991, « Événement et sens », *Raison Pratique*, 2, Paris, EHESS.
----- 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
SHERWOOD Michael, 1969, *The Logic of Explanation in Psychoanalysis*, New York, Academic Press.
----- 1971, *Économie et société*, [trad. fr. Freund Julien, Kamnitzer Pierre, Pierre Bertrand, *et al*.; de Jacques Chavy et d'Eric de Dampierre, (dir.), 1956, *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen, Mohr,.], Paris, Plon